Michel BALLARD

LA TRADUCTION DU NOM PROPRE COMME NÉGOCIATION

Extrait 1

It was a bright cold day in April, and the clocks were striking thirteen. Winston Smith, his chin nuzzled into his breast in an effort to escape the vile wind, slipped quickly through the glass doors of Victory Mansions, though not quickly enough to prevent a swirl of gritty dust from entering along with him.

The hallway smelt of boiled cabbage and old rag mats. At one end of it a coloured poster, too large for indoor display, had been tacked to the wall. It depicted simply an enormous face, more than a metre wide: the face of a man of about forty-five, with a heavy black moustache and ruggedly handsome features. Winston made for the stairs. It was no use trying the lift. Even at the best of times it was seldom working, and at present the electric current was cut off during daylight hours. It was part of the economy drive in preparation for Hate Week. The flat was seven flights up, and Winston, who was thirty-nine and had a varicose ulcer above his right ankle, went slowly, resting several times on the way. On each landing, opposite the lift-shaft, the poster with the enormous face gazed from the wall. It was one of those pictures which are so contrived that the eyes follow you about when you move. BIG BROTHER IS WATCHING YOU, the caption beneath it ran.

Inside the flat a fruity voice was reading out a list of figures which had something to do with the production of pig-iron. The voice came from an oblong metal plaque like a dulled mirror which formed part of the surface of the right-hand wall. Winston turned a switch and the voice sank somewhat, though the words were still distinguishable. The instrument (the telescreen, it was called) could be dimmed, but there was no way of shutting it off completely. He moved over to the window: a smallish, frail figure, the meagreness of his body merely emphasized by the blue overalls which were the uniform of the Party. His hair was very fair, his face naturally sanguine, his skin roughened by coarse soap and blunt razor blades and the cold of the winter that had just ended.

Outside, even through the shut window-pane, the world looked cold. Down in the street little eddies of wind were whirling dust and torn paper into spirals, and though the sun was shining and the sky a harsh blue, there seemed to be no colour in anything, except the posters that were plastered everywhere. The black-moustachio'd face gazed down from every commanding corner. There was one on the house-front immediately opposite. BIG BROTHER IS WATCHING YOU, the caption said, while the dark eyes looked deep into Winston's own. Down at street level another poster, torn at one corner, flapped fitfully in the wind, alternately covering and uncovering the single word INGSOC. In the far distance a helicopter skimmed down between the roofs, hovered for an instant like a bluebottle, and darted away again with a curving flight. It was the police patrol, snooping into people's windows. The patrols did not matter, however. Only the Thought Police mattered.

G. Orwell, *1984*, Penguin, 1961

C'était une journée d'avril froide et claire. Les horloges sonnaient treize heures. Winston Smith, le menton rentré dans le cou, s'efforçait d'éviter le vent mauvais. Il passa rapidement la porte vitrée du bloc des « Maisons de la Victoire », pas assez rapidement cependant pour empêcher que s'engouffre en même temps que lui un tourbillon de poussière et de sable.

Le hall sentait le chou cuit et le vieux tapis. A l'une de ses extrémités, une affiche de couleur, trop vaste pour ce déploiement intérieur, était clouée au mur. Elle représentait simplement un énorme visage, large de plus d'un mètre : le visage d'un homme d'environ quarante-cinq ans, à l'épaisse moustache noire, aux traits accentués et beaux.

Winston se dirigea vers l'escalier. Il était inutile d'essayer de prendre l'ascenseur. Même aux meilleures époques, il fonctionnait rarement. Actuellement, d'ailleurs, le courant électrique était coupé dans la journée. C'était une des mesures d'économie prises en vue de la Semaine de la Haine.

Son appartement était au septième. Winston, qui avait trente-neuf ans et souffrait d'un ulcère variqueux au-dessus de la cheville droite, montait lentement. Il s'arrêta plusieurs fois en chemin pour se reposer. A chaque palier, sur une affiche collée au mur, face à la cage de l'ascenseur, l'énorme visage vous fixait du regard. C'était un de ces portraits arrangés de telle sorte que les yeux semblent suivre celui qui passe. Une légende, sous le portrait, disait : BIG BROTHER VOUS REGARDE.

A l'intérieur de l'appartement de Winston, une voix sucrée faisait entendre une série de nombres qui avaient trait à la production de la fonte. La voix provenait d'une plaque de métal oblongue, miroir terne encastré dans le mur de droite. Winston tourna un bouton et la voix diminua de volume, mais les mots étaient encore distincts. Le son de l'appareil (du télécran, comme on disait) pouvait être assourdi, mais il n'y avait aucun moyen de l'éteindre complètement. Winston se dirigea vers la fenêtre. Il était de stature frêle, plutôt petite, et sa maigreur était soulignée par la combinaison bleue, uniforme du Parti. Il avait les cheveux très blonds, le visage naturellement sanguin, la peau durcie par le savon grossier, les lames de rasoir émoussées et le froid de l'hiver qui venait de prendre fin.

Au-dehors, même à travers le carreau de la fenêtre fermée, le monde paraissait froid. Dans la rue, de petits remous de vent faisaient tourner en spirale la poussière et le papier déchiré. Bien que le soleil brillât et que le ciel fût d'un bleu dur, tout semblait décoloré, hormis les affiches collées partout. De tous les carrefours importants, le visage à la moustache noire vous fixait du regard. Il y en avait un sur le mur d'en face. BIG BROTHER VOUS REGARDE, répétait la légende, tandis que le regard des yeux noirs pénétrait les yeux de Winston. Au niveau de la rue, une autre affiche, dont un angle était déchiré, battait par à-coups dans le vent, couvrant et découvrant alternativement un seul mot : ANGSOC. Au loin, un hélicoptère glissa entre les toits, plana un moment, telle une mouche bleue, puis repartit comme une flèche, dans un vol courbe. C'était une patrouille qui venait mettre le nez aux fenêtres des gens. Mais les patrouilles n'avaient pas d'importance. Seule comptait la Police de la Pensée.

Trad. A. Audiberti, *1984*, Gallimard (Folio), 1972

Extrait 2

A

She had not expected to be summoned curtly into the country. Alarm overtook her too at the thought of meeting Paul again in such strange surroundings. What, in any case, was a lay religious community? Dora's ignorance of religion, as of most things, was formidable. She had never in fact been able to distinguish religion from superstition, and had given up her own practice of it when she discovered that she could say the Lord's Prayer quickly but not slowly. She lost such faith as she had without pain and had not had occasion to re-consider the matter. She wondered if Paul took part in the religion down there. They had been married very grandly, though amid some ironic glances from Paul's friends, in church. For Paul had followed his father and grandfather in wishing to anglicize himself as much as possible where matters of class and religion were concerned. It had taken Dora some time to realize this, and when she had done so it increased for her the unreality of their relationship. Moreover the contempt of Paul as a Christian was even harder to bear than his contempt as a *savant*, since that aspect of him was for poor Dora even less penetrable. Did Paul believe in God? Dora did not know. As her thoughts now conjured up the reality of Paul and as her imagination played at last upon the fact that he had really existed all through this strange interval, and had continued his life, thinking about her and judging her, her heart sank utterly. She decided not to go.

She returned to her former resolve after discussions with Sally, who disliked Noel, and had always been, Dora suspected, rather sweet on Paul, and with Noel, who was by now thoroughly worried about Dora's state of mind and about what was to be done with her. Dora fetched the things from Knightsbridge, with a fast-beating heart as she opened the door of the flat and saw the familiar accusing scene, florid and unchanged, except for the dust and the smell of absence. She collected some of her own clothes at the same time. Her flight had been not totally unpremeditated but quite unorganized. By the time Tuesday came, fear of seeing Paul again overwhelmed all other emotions. She cried all the way to Paddington in Noel's car.

I. Murdoch, *The Bell*, Penguin, 1963, p. 14

Elle avait espéré qu'il accourrait à Londres, et ne s'était aucunement attendue à une convocation succincte dans un endroit inconnu. L'énervement l'envahit à la pensée de renouer des liens distendus dans une si étrange ambiance.

Qu'était-ce d'ailleurs qu'une communauté religieuse ? Son ignorance sur ce sujet — comme du reste sur la plupart des sujets — était incommensurable. Jamais, en fait, elle n'avait eté capable de savoir la différence entre la religion et la superstition, et s'était tout bonnement contentée de cesser de pratiquer lorsqu'elle avait découvert son incapacité à réciter un *Notre Père* autrement qu'à toute vitesse. Elle avait perdu sa foi primitive sans en être troublée, et n'avait pas eu l'occasion de reconsidérer le problème. Elle se demandait si, à Imber, Paul participait au culte. Ils avaient éte unis avec faste à l'église, sous les regards ironiques des amis du marié. Il avait ainsi réalisé le souhait de ses ascendants paternels de s'angliciser le plus possible, tant sur le plan religieux que sur le plan social. Dora avait mis longtemps à le comprendre et cette découverte tardive avait augmenté le caractère chimérique de leurs relations. En outre, la condescendance de son époux en tant que chrétien était plus difficilement supportable que sa condescendance en tant que *savant*[1] car cet aspect-là était pour la pauvre enfant encore plus impénétrable. Croyait-il en Dieu ? Elle l'ignorait.

Comme elle pensait à un être de chair et d'os, comme son imagination jouait, en définitive, sur le fait qu'il avait vraiment continué de vivre durant cet étrange intermède, qu'il avait conservé des habitudes, avait pensé à elle, l'avait jugée, elle en fut si bouleversée qu'elle décida de ne plus partir le rejoindre. Noël, préoccupé de cet état d'esprit, cherchait sans le trouver le remède à y apporter, mais Sally qui le détestait, et — comme son amie l'avait toujours soupçonné — était, au contraire bien intentionnée envers Paul, parvint, après une brève discussion, à la faire revenir sur cette dernière décision. Elle partit donc enfin pour Knightsbridge, et fut émue en reprenant contact avec ce lieu familier accusateur, immuable — n'eût été l'odeur pénétrante degagée par la poussière de l'absence. Elle assembla quelques-uns de ses vêtements, car sa fuite, sinon tout à fait improvisée, avait tout au moins été peu organisée.

Le jour prévu pour son départ, atterrée à la pensée de se retrouver en présence de son mari, elle ne cessa de gémir tout le long de la route dans la voiture de Noël jusqu'à Paddington.

Trad. J. Desseine, *Les cloches*, Gallimard (Folio), 1985, p. 18

B

It was a relendessly hot day. They arrived in good time for the 4.56 but the train was already in the station and fairly full. Noel found her a corner seat on the corridor side and lifted her large case onto the rack, placing on top of it the paper bag containing Paul's Italian straw sun hat. Dora dropped her smaller canvas bag on the seat and got out on to the platform with Noel. They looked at each other.

'Don't stay,' said Dora.

'Your teeth are chattering,' said Noel. 'At least I assume that's what they're doing. I've never witnessed this phenomenon before.'

'Oh, shut up!' said Dora.

'Cheer up, darling,' said Noel. 'You look the picture of misery. After all, if you hate it you can come away. You're a free agent.'

'Am I?' said Dora. 'All right, all right, I've got a handkerchief. Now please go.'

They stood holding hands. Noel was a very big man with a pale unwrinkled face and pale colourless hair. With his look of gentle awkward bland amiability, he was like a large teddy bear. He smiled down upon Dora, wanting to be sympathetic without humouring her mood. 'Write to Uncle Noel, won't you?'

'If I can,' said Dora.

'Come, come,' said Noel. 'Don't be tragic. Above all, don't let those people make you feel guilty. No good ever comes of that.' He put his hands under her elbows and lifted her for a moment off the ground. They kissed. 'Give my love to Paul!'

'Hell. Goodbye.'

Dora got into the train. It was now very full indeed and people were sitting four a side. Before she sat down she inspected herself quickly in the mirror. In spite of all her awful experiences she looked good. She had a round well-formed face and a large mouth that liked to smile. Her eyes were a dark slaty blue and rather long and large. Art had darkened but not thinned her vigorous triangular eyebrows. Her hair was golden brown and grew in long flat strips down the side of her head, like ferns growing down a rock. This was attractive. Her figure was by no means what it had been.

I. Murdoch, p. 15

La chaleur était accablante, et quoique arrivés fort en avance, ils trouvèrent le train déjà en gare bourré de voyageurs.

Noël parvint, néanmoins à dénicher une place côté couloir, et installa les bagages dans le filet: Elle déposa son petit sac pour marquer sa place, puis ils retournèrent.sur le quai.

Ils se dévisagèrent.

— Ne restez pas, dit Dora.

— Vous claquez des dents, remarqua Noël. Tout au moins, il me semble car j'avoue n'avoir jamais vu pareil phénomène.

— Oh ! laissez-moi tranquille.

— Voyons, ma chérie, ayez un peu de cran. On dirait la statue du désespoir. Après tout, si cette nouvelle expérience vous déplaît, rien ne vous empêchera de revenir.

— Vous le croyez ? Bon. Ah ! j'ai trouvé mon mouchoir. Partez maintenant, je vous en prie.

Ils se tenaient les mains. Noël était très grand. Avec son visage lisse, ses cheveux incolores, son expression d'affabilité un peu gauche, il faisait penser à un gros ours de peluche. Il souriait à sa compagne, s'efforçant de lui témoigner sa sympathie, prenant soin de ne pas altérer à nouveau son humeur si changeante.

— Vous écrirez à l'oncle Noël, j'espère ?

— Si j'en trouve la possibilité.

— Voyons, ne soyez pas aussi dramatique. Avant tout, ne laissez pas ces personnes vous donner un complexe de culpabilité. Rien de salutaire ne peut en résulter.

Il la prit sous ses coudes, la soulevant de terre, durant un long moment. Ils s'embrassèrent.

— Dites mon affection à Paul.

— Je vous en prie, ne m'exaspérez pas, au revoir.

Elle grimpa dans le train, absolument comble. Avant de s'asseoir, elle jeta un rapide coup d'œil dans la glace. En dépit de toutes ses tragiques épreuves, elle avait bonne mine, un joli visage bien rempli, une bouche sinueuse faite pour le sourire, de grands yeux en amande, et son maquillage avait assombri ses sourcils sans les épaissir ; ses cheveux brun doré tombaient en longues mèches légèrement raides sur ses épaules, telles des fougères le long d'un rocher. L'image était attrayante, la silhouette différente de jadis.

Trad. J. Desseine, pp. 19-20